CRITIQUE, concert. TOULOUSE, La Halle aux Grains, le 12 octobre 2026. VERDI : Requiem. Orfeon Donostiarra, Le Cercle de l'Harmonie, Jérémie Rohrer (direction)

Les Grands Interprètes **ont fait preuve de détermination. Ce concert prévu en juin dernier n'avait pas pu avoir lieu ; reprogrammé ce soir, il en acquiert une force incroyable. Résister aux aléas de la vie fait sens en cette période troublée. Jérémie Rohrer ne cesse de développer une carrière impressionnante. Avec son ensemble *Le Cercle de l'Harmonie,* il aborde tous les répertoires avec un sens aigu du style et de la recréation des ambiances orchestrales dites d'époque. Ainsi son orchestre pour le *Requiem* de Verdi n'est pas pléthorique, le chœur non plus, que l'on a connu ici et là beaucoup plus fourni. L'équilibre ainsi obtenu, en évitant la surenchère, produit une émotion musicale extraordinaire. Nous entendons des détails comme rarement. Le quatuor de solistes est au diapason, extrêmement engagé à incarner le texte qui prend un relief particulier.**

D'emblée, la beauté grave de l'orchestre, la délicatesse des

violons puis l'entrée *pianissimo* du chœur créent une magie qui ne va plus nous quitter. D'ailleurs, le public toulousain, qui n'est pas un exemple de silence évitera toux et bruits durant toute la durée du *Requiem.* Ce soir avec des moyens musicaux suprêmes, la dramaturgie de mort est d'une efficacité redoutable. Le caractère religieux est amplifié pour atteindre une spiritualité universelle. Après ce début recueilli, le chant se développe et les nuances gagnent en puissance. Les nuances et les contrastes seront tout le temps magnifiés par la direction expressive de Jérémie Rohrer. L'entrée des solistes fait grande impression en raison de qualités vocales égales, et de détermination à magnifier le texte. La fusion solistes, orchestre, chœur fonctionne magnifiquement dès cet extraordinaire *Kyrie*. L'efficacité des *Dies Irae* est sidérante. L'emportement affolé est admirablement exprimé par un chœur magnifique, un orchestre sensationnel avec un duo timbale-grosse caisse imbattable. C'est d'une puissance incroyable avec un nombre de musiciens proche de la moitié de ce qu'utilisait Tugan Sokhiev avec le même chœur. En ces lieux, les trompettes du jugement dernier sont terrifiantes.

Les *Mors stupendit* de la basse **William Thomas** sont variés et provoquent une émotion forte. Ce très jeune chanteur britannique a une voix de basse magnifique, et un sens du théâtre complet. Sa manière de dire et de chanter est admirable. Puis la mezzo-soprano **Agneszka Rehlis** ouvre le grand livre avec angoisse et partage sa peur avec émotion. Vocalement, quand tant de chanteurs magnifient leur voix dans une puissance constante, les belles nuances de la mezzo-soprano polonaise sont un émerveillement constant. Son timbre ambré et sa voix ductile sont un enchantement tout au long de la soirée. Le déroulement de cette dramaturgie de la mort va ensuite nous entraîner à travers toutes les splendeurs de la partition qu'il serait fastidieux de développer. Certains moments sont restés plus imprimés.

Par exemple la magie de cet orchestre. Le *Cercle de l'harmonie*

joue sur « instruments d'époque » et semble ce soir mêler des flûtes en bois, des cuivres avec piston et des cordes ne semblent ni tout à fait baroques et pas forcément modernes. Le résultat est une fraîcheur de timbres, des couleurs plus franches et des accents très aiguisés. La direction de **Jérémie Rohrer**, précise et comment, sait laisser la place aux chanteurs afin de phraser et au chœur de respirer. Il obtient des nuances très creusées et sait mettre en valeur les couleurs de son superbe orchestre. Le drame de l'âme face à la mort ainsi théâtralisé par Verdi est magnifiquement figuré par ces interprètes tous à l'unisson.

Le choeur basque ***Orfeon Donostarria*** que nous connaissons bien à Toulouse, est ce soir en formation moins pléthorique. Les pupitres sont parfaitement équilibrés alors qu'ils ne le sont pas en nombre. L'écart le plus considérable se trouve entre les ténors (9) et les soprano (21). La réactivité de ce chœur est bien connue, son engagement également. Ce soir, la précision est sa qualité la plus marquante, ainsi dans le double chœur du *Sanctus,* il est parfait. Très dramatique dans toutes ses interventions, le ténor **Andreï Danilov** a une fine musicalité qui n'est pas habituelle chez les ténors russes. La voix mixte est parfaitement utilisée dans l'*Hostias* avec des effets impressionnants. Puis, il nuance son *Ingemisco* de manière très inhabituelle, c'est magnifique ! La soprano **Eleanor Lyons** est originaire d'Australie. Elle nuance aussi très subtilement sa partie. Ses nombreux aigus planants sont d'une pureté rare. Dans son *Libera me,* elle offre des *pianissimi* sublimes et des *forte* telluriques. Toute la tessiture est sonore jusque dans les extrêmes graves. Elle semble habiter cette partition, suivant tout le *Requiem* en respirant avec le chœur et les instrumentistes. Ce qui frappe dans ce quatuor de solistes, c'est leur connivence musicale. Ne se reposant pas sur la beauté des voix ou leur ampleur, ils savent ce qu'ils chantent et sont très concernés.

Cette superbe version du *Requiem* de Verdi apporte beaucoup au

chef-d'œuvre lui offrant, avec l'équilibre exact entre forme et fond, sa dimension spirituelle au-delà du simple texte latin de la doxa catholique. **Jérémie Rohrer** a su avec son ***Cercle de l'Harmonie*** trouver les partenaires parfaits pour offrir cette dimension spirituelle sans rien abandonner sur la beauté des voix. Un grand *Requiem* avec de tels interprètes ! On se plaît à imaginer Verdi satisfait, lui qui a été si intransigeant à la création durant les répétitions. Un enregistrement de cette interprétation paraît indispensable. Le public toulousain, qui aime particulièrement cette œuvre, a plébiscité les artistes comme rarement. Après une telle concentration, les applaudissements ont libéré une incroyable énergie.

_____

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, La Halle aux Grains, le 12 octobre 2026. VERDI : Requiem. Orfeon Donostiarra, Le Cercle de l'Harmonie, Jérémie Rohrer (direction). Crédit photo (c) droits réservés

---

CRITIQUE, Concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 28 mai

2026. Récital de Pretty YENDE avec Anna Marchwinska (piano)

La soprano sud-américaine Pretty Yende fait une très belle carrière. Elle va bientôt à nouveau enflammer la scène de la Bastille avec sa Violetta. Elle fait sensation dans chaque rôle abordé avec prudence. *Soprano coloratura* à la technique parfaite, elle chante avec une déconcertante facilité les rôles les plus difficiles comme Lucia, Rosine ou Violetta. Elle aborde petit à petit des rôles plus lyriques et même la Leonora du *Trouvère.* Son récital à la Halle aux grains de Toulouse dans le cadre de la saison des *Grands Interprètes* fait un peu une étape dans son parcours.

Elle débute son récital avec le deuxième air de la Comtesse des *Noces de Figaro* : « *Dove sono* ». Le récitatif est mesuré et bien théâtralisé. L'air en lui-même semble un peu lourd. Le phrasé est admirable mais le timbre très épais manque de lumière. On ne retrouve pas la magie qu'elle a su mettre dans sa Pamina. La *chanson du saule* extrait de l'*Otello* de Verdi et son *Ave Maria* ne mettent pas non plus en valeur la voix de la soprano. Un manque de variété de couleurs et de nuances nuit à la qualité de l'expression, même si l'émotion dans la prière finit par nous toucher. C'est dans l'air de Magda de la *Rondine* de Puccini que le *legato* de la soprano s'avère un enchantement. La pureté des aigus et leur facilité, les envolées lyriques, tout est merveilleux. Les irisations du timbre illuminent son propos. On devine bien des qualités de sa Mimi. Elle termine la première partie de son récital avec

le grand air de Violetta, « *Sempre libera* ». Là, il est évident qu'elle est entièrement dans l'un de ses meilleurs rôles. L'abattage est considérable, l'expression est juste, le personnage déchiré est très émouvant. La facilité des vocalises, leur absolue précision, l'enthousiasme porté à son comble et la fêlure lors de la naissance de l'amour font vivre le personnage devant nous. Pretty Yende a tout d'une immense Traviata.

La deuxième partie du programme met en valeur toutes les qualités de la soprano. Tant l'air de Louise, « *Depuis le jour* » que l'*air des bijoux* tiré de *Faust* offrent une diction française très agréable, comme une facilité vocale déconcertante. Ce répertoire français lui convient à la perfection. Les trois *Lieder* de Richard Strauss sont également superbes de timbre, de ligne et de sentiment. C'est vraiment très, très beau. Seul petit faux pas cepndant, un Debussy qui ressemble à du Wagner. Le dernier air, la « *Czardas* » de Rosalinde dans la *Chauve-Souris* de Johann Strauss est une véritable pépite. L'humour et le *brio* comme l'émotion feinte sont succulents. L'aisance scénique de la jeune femme aura illuminé toute la soirée et sera portée à son apogée dans cette *Czardas* irrésistible. En *bis,* elle offre le grand air de Rosine « *Una voce poco fa* » dans une éblouissante version pyrotechnique qui met la salle à ses pieds. En véritable partenaire très complice, la pianiste polonaise **Anna Marchwinska** est tout à fait admirable. Son piano est très beau, capable d'évoquer tout l'orchestre. La virtuosité dans les Richard Strauss est admirable. Avec ce beau récital, Pretty Yende a touché le public toulousain tant par une voix retrouvée, brillante et sensible, que par une présence chaleureuse et très gracieuse, un visage très expressif et une grande élégance. On devine une bien belle personne dans ce chant généreux. Les *Grands Interprètes* terminent leur magnifique quarantième saison sur un bien joli triomphe !…

CRITIQUE, Concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 28 mai 2026. Récital de PRETTY YENDE avec Anna Marchwinska (piano). Crédit photographique (c) Hubert Stoecklin

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 14 mars 2026. CHIN / SCHUMANN / STRAVINSKI. Yefim Bronfman (piano), ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE RADIO FRANCE, Tugan Sokhiev (direction)

Toulouse, grâce aux *Grands Interprètes* a pu bénéficier du même concert donné la veille à la Philharmonie de Paris. Ce n'est donc plus exactement une création française mais tout de même une belle découverte pour les Toulousains que ce *Frontispice* de la sud-coréenne Unsuk Chin.

Cette courte pièce est d'une grande densité musicale. L'humour domine cette pièce qui fait l'effet par moment d'un 33 tours écouté à l'envers. Les sonorités sont toujours très étonnantes de minimes détails comme les flûtes qui soufflent sans notes ou de splendides accords de tout l'orchestre presque faramineux. **Tugan Sokhiev** dirige cette œuvre avec gourmandise et humour. Il en révèle toute la saveur. C'est très étonnant et l'orchestre brille de mille feux. Puis le *Concerto pour piano* de **Schumann** va permettre au pianiste russo-israelien **Yefim Bronfman** de venir sur scène. Sa haute stature impressionne. L'entente avec le chef et l'orchestre va être remarquable. Dès les premières mesures, la fusion du piano et de l'orchestre est parfaite. La beauté de la sonorité du pianiste, son timbre si noble, ses nuances si subtiles et son équilibre extraordinaire entre main gauche et main droite vont créer l'événement. Il est vraiment rarissime d'entendre une sonorité si généreuse, une force si noble et sans aucune violence ; au contraire, il naît une douceur de cette puissance inouïe. L'orchestre répond avec la même beauté sonore. Chaque instrumentiste dialogue avec le pianiste sur le même plan de perfection sonore. La dimension chambriste du *concerto* prend une hauteur extraordinaire comme si les meilleurs solistes possibles se répondaient. La direction de Tugan Sokhiev est magnifique laissant en apparence beaucoup de liberté et portant le chant à tout moment. Ce *Concerto* de Schumann va avancer avec une suprême élégance et va ravir le public totalement. Le final est une ode au bonheur absolument irrésistible. Yefim Bronfman est très applaudi et il va offrir un *bis* plein d'humour et d'une folle virtuosité.

Pour la deuxième partie du programme, Tugan Sokhiev a choisi une œuvre qu'il connait à la perfection et qu'il dirige admirablement. Le ballet ***Petrouchka*** de **Stravinski** sous la main de Tugan Sokhiev est une merveille sans égale. Il dirige par cœur, sans baguette, avec des gestes dansants. L'orchestre est à la fête avec des effets succulents, des *soli* irrésistibles et des nuances sidérantes. Toute la partition si riche et si

audacieuse est magnifiée par ces interprètes si doués. Tugan Sokhiev danse et les instrumentistes chantent. La dramaturgie du ballet avance. Les moments d'humour sont délicieux. L'histoire avance vers son dénouement ambigu. Tout parait bien trop court tant la beauté de cette musique pourrait nous entraîner longtemps dans son sillage. Dans ce répertoire de ballet russe Tugan Sokhiev n'a pas d'égal. Cela doit être naturel pour lui car il semble la comprendre totalement. L'**Orchestre Philharmonique de Radio France** est aux anges. Il paraît qu'il souhaite amplifier sa collaboration avec Tugan Sokhiev. Comme on les comprend ! A Toulouse, nous savons quel enchanteur il peut être. Il est vraiment joyeux de pouvoir retrouver Tugan Sokhiev si heureux et si aimé par l'orchestre Philharmonique de Radio France.

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 14 mars 2026. CHIN / SCHUMANN / STRAVINSKI. Yefim Bronfman (piano), ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE RADIO FRANCE, Tugan Sokhiev (direction). Crédit photo (c) Droits réservés

---

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 21

février 2026. TANEÏEV / TCHAÏKOVSKI / MIASKOVSKI / SCHUMANN. Daniil TRIFONOV (piano)

C’est une évidence, ce soir les *Grands Interprètes* fêtent l’anniversaire de leurs 40 ans avec le plus extraordinaire pianiste du moment. Un Grand interprète en majesté. On ne pouvait rêver mieux avec Daniil Trifonov. Ce jeune artiste d’origine russe sait avec un art suprême proposer des concerts d’une intelligence rare. Nous avons ainsi été pris par la main pour un voyage musical bouleversant.

Car lorsque Daniil Trifonov met ses doigts sur le clavier, une véritable magie opère. Il n’est plus question de technique, d’instrument, de compositeur. Tout s’oublie pour vivre intensément une aventure musicale des plus riches. Tout est musique et fait oublier les contingences matérielles. La musique est pure et belle, victorieuse. Le *Prélude et Fugue* de **Sergueï Taneïev** est une œuvre courte, bien écrite et paraît d’une simplicité et d’une élégance rare sous les doigts magiques de Trifonov. Puis dans l’*Album d’enfants* de **P. I. Tchaïkovski**, c’est tout le monde de l’enfance, des jouets, des contes et légendes qui se révèle. En choisissant ces pièces courtes et sensées être faciles, Daniil Trifonov ose se passer de toute virtuosité pour aller vers la quintessence de la musique. C’est d’une beauté confondante, d’une émotion délicate et d’une perfection formelle qui sert toujours la délicatesse des propos. Daniil Trifonov va jusqu’à orner la

mélodie de la vieille chanson pour lui donner un caractère versaillais. Il joue avec la partition et avec son public qu'il a séduit jusqu'à présent sans aucun effet de virtuosité. La *Sonate* de **Nikolaï Miaskovski** est plus dramatique et le toucher du pianiste se fait plus profond, les couleurs sont plus épaisses, les nuances plus creusées. Tout le jeu s'amplifie, les sentiments sont plus bouleversants. Lors de l'entracte chacun échange avec son voisin tant le jeu du pianiste a été extraordinaire.

Pour la deuxième partie du concert, **Daniil Trifonov** nous entraîne dans le monde si riche de **Robert Schumann** avec sa *Première Sonate*. Cette interprétation intense, engagée et comme surnaturelle, nous plonge dans l'univers de Schumann. La poésie pure, la joie comme la douleur nous submergent. Le jeune homme s'engage corps et âme dans cette extraordinaire sonate en fa dièse mineur. Dès les premières notes, le jeu intense et profond, le *tempo* engagé et un sentiment noble nous entraînent avec force. Le voyage est fulgurant. La beauté du jeu, les couleurs éclatantes, les nuances creusées, tout le jeu est au service des émotions si complexes mises par Schumann dans sa composition. L'âme du compositeur, celle de l'interprète et celles du public se rencontrent. Jamais personne n'avait entendu cette sonate aussi intensément interprétée dans un jeu si parfait. Le sens de la composition est magnifiquement expliqué. Trifonov allie une maîtrise technique parfaite à une intensité de jeu galvanisante. Il y a le ciel et l'enfer qui luttent, l'amour, la mort, la joie exubérante comme la douleur la plus tragique. Il est rare de vivre aussi intensément un moment musical si parfait ouvrant des émotions si extrêmes. Le programme d'une intelligence remarquable nous a pris par la main pour aller vers un romantisme absolu.

Ce concert est comme un cadeau, un moment de pure grâce qui abolit le temps et l'espace. Le public est si ravi qu'il exulte et obtient trois *bis* absolument bouleversants. Merci à

Daniil Trifonov d’avoir répondu à l’invitation des *Grands Interprètes.* Jamais ces mots n’auront eu un sens si évident.

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 21 février 2026. TANEÏEV / TCHAÏKOVSKI /MIASKOVSKI /SCHUMANN. Daniil TRIFONOV (piano). Crédit photographique (c) Droits réservés

---

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 24 novembre 2025. MENDELSOHNN / POULENC / TCHAÏKOVSKI. Arthur et Lucas Jussen (pianistes), Münchner Philharmoniker, Tugan Sokhiev (direction)

Les Grands Interprètes fêtent avec lustre leur 40ème anniversaire, avec la venue à Toulouse du

Münchner Philharmoniker dirigé par Tugan Sokhiev, tant aimé des Toulousains. La phalange bavaroise a été dirigée par d'immenses chefs, le plus connu étant Gustav Mahler qui a créé, à leur tête, deux de ses _Symphonies_. Un autre des plus prestigieux est sans conteste le chef roumain Sergiu Celibidache qui – avec une _discographie majestueuse_ de magnifiques concerts radiodiffusés – a fait rayonner l'orchestre dans le monde entier, surtout grâce aux _Symphonies_ d'Anton Bruckner.

Ce soir, **Tugan Sokhiev** les dirige dans des œuvres que le chef ossète aime particulièrement. De ses attaches à Toulouse comme directeur artistique, il a développé une belle connaissance de la musique française. Le *Concerto pour deux pianos* de **Francis Poulenc** est comme une farce gigantesque : deux pianistes super-solistes auxquels il est demandé une virtuosité diabolique dialoguent avec un orchestre farceur. Dès leur fulgurante entrée en scène, les deux frères pianistes **Lucas et Arthur Jussen** forcent l'admiration. Comme deux diablotins blonds, ils sautillent vers les pianos et dans une complicité joyeuse ne font qu'une bouchée de la partition si terrible. Tout leur semble facile et la légèreté de leur toucher, leur énergie et leur joie partagée font mouche. C'est une interprétation idéale. Leur jeu fusionnel, leurs œillades et leurs mouvements primesautiers font merveille. Tugan Sokhiev allège l'orchestre au maximum tout en obtenant un brillant particulier. Cette partition malicieuse, voire moqueuse, est parfaitement interprétée par ces musiciens habiles. Les deux jeunes pianistes offrent un bis paisible après tant de frénésie, l'adaptation d'une pièce de Bach pour deux pianos qui apporte un peu de calme.



Après l'entracte, l'orchestre s'étoffe jusqu'à huit contrebasses pour la *4ème Symphonie* de **Piotr Ilitch Tchaïkovski**. Tugan Sokhiev a enregistré cette *Symphonie* avec l'Orchestre National du Capitole en 2006. Il l'a très souvent dirigée. C'est un peu une œuvre fétiche. En 2013, lorsqu'il était venu ici avec le *Wiener Philharmoniker*, il avait offert cette même *Quatrième symphonie*. L'entendre proposer la même judicieuse interprétation avec ces phalanges prestigieuses, si différentes, est un vrai bonheur. Si la première version toulousaine garde une fraîcheur et une énergie particulière avec des orchestres plus imposants, Tugan Sokhiev garde sa vision. Moins sombre que les deux *Symphonies* suivantes du maître Russe, il réserve à cette œuvre des moments de bonheur et même de joie. La souplesse du discours, les phrasés élégants, le dosage parfait des nuances, et cette science des *crescendi*, font merveille. Tugan Sokhiev danse plus qu'il ne dirige. Ses mains nues semblent créer la musique sous nos

yeux. C’est aussi beau à regarder qu’à écouter. L’orchestre munichois est royal : opulent de cordes, ronds de bois et mordorés de cuivres. Les solistes sont brillantissimes (hautbois, clarinette flûte, piccolo, cors, trompettes et gros cuivres). La beauté sonore permanente de cette Symphonie est pour le public un moment de véritable ferveur, et les applaudissements sont particulièrement nourris.

Un concert magnifique qui fait honneur à cette anniversaire des 40 ans des Grands Interprètes !

_____

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 24 novembre 2025. MENDELSOHNN / POULENC / TCHAÏKOVSKI. Arthur et Lucas Jussen (pianistes), Münchner Philharmoniker, Tugan Sokhiev (direction). Crédit photo (c) Hubert Stoecklin

---

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-grains («Les Grands Interprètes »), le 21 décembre 2024. PROKOFIEV / SCRIABINE / RAVEL/

MENDELSSOHN. Martha Argerich, Akane Sakai et Ido Zeev (piano), Tedi Papavrami (violon), Jing Zhao (violoncelle)

Martha Argerich a plus de 80 ans. Elle entretient la flamme de la musicalité la plus pure depuis l'âge de ses 5 ans. Toute sa vie est musique. La voire si alerte et heureuse de faire de la musique pour son public avec ses amis est une chose merveilleuse, un véritable trésor. Depuis que Martha Argerich a décidé de chasser le trac paralysant en ne jouant plus seule sur scène, elle garde, telle une vestale, la flamme du piano fait musique.

Une carrière généreuse de par le monde, le Festival de Lugano durant des années et, depuis peu le festival de Hambourg, lui permettent de partager la musique avec des pairs choisis. De vieux amis dont Nelson Freire, trop tôt disparu, comme de très jeunes talents qu'elle propulse sur le devant de la scène. En fait, toutes les générations de musiciens se retrouvent autour d'elle, toujours si charismatique. Répondant présente à l'invitation des **Grands Interprètes**, Martha Argerich propose un exemple parfait de ce mélange de générations de musiciens qu'elle affectionne. Le début du programme associe Martha Argerich et **Akane Sakai**, chacune à un piano pour une étrange adaptation de la *Symphonie classique* de Prokofiev. Cette partition de Riyaku Terashima a été écrite pour Martha

Argerich et ses amis. L'entente entre les deux pianistes basée sur une longue collaboration est visible. Elle se sont connues à Lugano et actuellement codirigent le festival de Hambourg. Le style de chacune est complémentaire. Brillante, virtuose et audacieuse la pianiste d'origine japonaise joue souvent les notes les plus aiguës. Martha est plus souple, féline, mais pas moins virtuose. Elle assure souvent une structure rythmique impeccable. Peu satisfaite du dernier mouvement, Martha négocie quelque temps avec sa partenaire et les deux pianistes reprennent avec plus de fougue et de folie ce mouvement si spectaculaire.

Avec **Tedi Papavrami**, Martha Argerich forme un duo amical de longue date. Leur interprétation de la *Deuxième sonate* de Prokofiev ce soir semble sage et d'une grande élégance. Les sonorités sont superbes chez le violoniste, les phrasés subtiles et la virtuosité est mise au service de la musicalité. La pianiste semble très à l'écoute de son partenaire elle aussi plus sage que d'habitude. Finalement il naît un équilibre entre ses deux œuvres de Prokofiev dans la première partie.

En deuxième partie de soirée, le pianiste israélien **Ido Zeev** se lance avec panache dans la *Deuxième sonate* de Scriabine. C'est un piano puissant, capable de nuances très subtiles et d'un rythme implacable. Pour la suite, le pianiste de 25 ans nous propose une paraphrase de son cru bien d'avantage qu'une transcription de la *Pavane* de Maurice Ravel écrite originalement pour violon et piano. Sachant Tedi Papavrami dans la coulisse (ainsi que Martha Argerich), certains ont pu regretter un moment la version originale. L'engagement total du jeune pianiste nous convainc de sa valeur. Le début de cette adaptation est fait avec la seule main gauche. Une puissance tellurique s'en dégage. Puis, avec une virtuosité assumée et jubilatoire, le pianiste déploie des moyens phénoménaux. Le final propose un rythme carrément diabolique.

Pour finir le concert en apothéose Martha et Tedi sont

rejoints par la violoncelliste de grand talent **Jing Zhao**. Le *Trio de Mendelssohn n°1 op.49* est une vaste pièce au romantisme assumé. Le dialogue entre les musiciens est d'une grande subtilité et tous les affects musicaux possibles nous sont proposées par une si belle interprétation : la flamme amoureuse, le pathos mais également l'élégie et la mélancolie. Le *Scherzo* est un des plus magiques de Mendelssohn. Il sera d'ailleurs bissé encore plus gracieux et virtuose. Cette apothéose de musique chambriste ravi le public. Cette véritable fête musicale se termine avec une adaptation à six mains sur un seul piano d'une *Etude* de Rachmaninov.

Le charisme musical de Martha Argerich est intact. Ayons une petite pensée pour le grand ami de Martha, le violoncelliste **Mischa Maisky**, qui devait l'accompagner dans une série de concerts dont celui de Toulouse. Espérons que sa santé se remettra au plus vite…

_____

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-grains («Les Grands Interprètes »), le 21 décembre 2024. PROKOFIEV / SCRIABINE / RAVEL/ MENDELSSOHN. Martha Argerich, Akane Sakai et Ido Zeev (piano), Tedi Papavrami (violon), Jing Zhao (violoncelle). Crédit photo © Adriano Heitman

---

CRITIQUE, Concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 28

février 2023. RACHMANINOV / MAHLER. Alexandre Kantorow / Hong Kong Philharmonic / J. van Zweden.

Dans une tournée de l'**Orchestre Philharmonique de Hong-Kong** (Hong Kong Philharmonic) qui donne le vertige, **Alexandre Kantorow** fait le tour du monde en soliste magnifique. Ce soir, à la **Halle aux grains de Toulouse,** le pianiste français revenait un peu à la maison. Que dire de son allure un peu plus pesante, de son sourire devenu sérieux, si ce n'est que quelque chose change, la maturité et un brin de lassitude peut être ? Une fois au piano nous retrouvons la fougue et la passion, la délicatesse de son toucher aérien, la force tellurique d'accords tonitruants.

Cet été nous l'avions entendu dans le premier concerto de Rachmaninov à La Roque d'Anthéron, et nous le trouvons encore plus extraordinaire ce soir. La forme plus libre et inventive de cette *Rhapsodie sur un thème de Paganini* de **Serge Rachmaninov** lui convient absolument. C'est incroyablement varié comme piano, c'est planant, dansant, révolté, rêveur, amoureux. Tout y est d'une vie pleine de sens. Les instrumentistes du **Hong Kong Philharmonic** – formidablement dirigés par le chef néerlandais **Jaap Van Zweden**, directeur musical du New York Philharmonic… et nommé le jour même futur directeur musical du Philharmonique de Radio France ! – sont des partenaires inventifs, nuancés et brillants. Cette pièce centrale dans le programme en est le point d'orgue, le sommet. Le pianiste flamboyant – tout sourire et très détendu – offre un *bis* chantant, paraphrasant l'air « *Mon Cœur s'ouvre à ta voix* » tiré de *Samson et Dalila* de Camille Saint-Saëns. Ce long *legato* associé aux ribambelles de notes perlées est un moment magique. Le public lui rend un vibrant hommage avec des

applaudissements enthousiastes. Les marques de respect pour cet artiste à la carrière si considérable malgré son âge sont générales, et il vient ainsi d'être distingué une nouvelle fois aux « Victoires de la Musique Classique » ! C'est en tout cas son rapport simple et directe au public comme à la musique qui fait la qualité la plus rare de ce musicien de l'absolu que nous avons tant de plaisir à écouter. C'est probablement en concertiste que nous le retrouverons ici même à Toulouse en mai… toujours avec les ***Grands Interprètes***. N'oublions pas le chambriste généreux qu'il est également, et la qualité si envoûtante de ses récitals de piano…

En introduction le concert avait débuté par une courte pièce du compositeur Hong-Kongais **Daniel Lo Ting-cheung**. Pièce dans un style plaisant, sorte d'hommage à Prokofiev et Stravinski peut être. C'est brillant, agréable, presque facile. L'orchestre sous la direction avisée de Jaap Van Zweden y brille de tout son éclat. En deuxième partie de programme la *Première Symphonie* de **Gustav Mahler** a été offerte en toute magnificence par les interprètes du soleil levant. C'est un Mahler encore retenu dans l'expression des névroses du compositeur. Cette interprétation est presque entièrement solaire. L'orchestre s'engage avec vaillance dans cette symphonie exigeante et en relève tous les défis. Tous sont impeccables de beauté sonore et de ductilité. Le chef reste hédoniste, soignant les équilibres, les nuances et livrant milles couleurs. A d'autres les vertiges d'humour noir, les sarcasmes naissants et les troubles sous-jacents. Ce beau concert a ravi le public. Et si l'orchestre a brillé, c'est bien **Alexandre Kantorow** qui nous a fait chavirer !

CRITIQUE. Concert. TOULOUSE. Halle-aux-Grains, le 28 février 2024. Daniel Lo Ting-cheung (né en 1986) : Asterismal Dance ; Serge Rachmaninov (1873-1943) : Rhapsodie sur un thème de

Paganini, Op. 43 ; Gustav Mahler (1860-1911) : Symphonie n°1 « Titan » ; Alexandre Kantorow, piano ; Hong-Kong Philharmonic Orchestra ; Jaap Van Zweden, direction.

VIDEO : Alexandre Kantorow interprète la « Danse macabre » de Camille Saint-Saëns

---

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle aux Grains, le 21 novembre 2023. BACH : Motets & Cantates… Ensemble Pygmalion / Raphaël Pichon.

Quel bonheur de retrouver **Raphaël Pichon** et son **Ensemble Pygmalion** à Toulouse. Chaque fois c'est un grand moment de musique et de théâtre. Les **Grands Interprètes** les invitent presque chaque année avec le même bonheur. Avec **Johann Sebastian Bach**, c'est comme si Raphaël Pichon renouvelait ses sensationnels premiers concerts qui d'emblée ont eu un succès gigantesque.



Les enregistrements des *Messes Brèves* de Bach ont tout de suite suivi son entré dans la carrière et datent déjà de 2008. La beauté de la fusion chœur et orchestre n'a pas changée. L'énergie jubilatoire reste identique ce qui a grandi c'est la confiance du geste, la largeur du développement des structures qui à présent dépassent l'entendement humain. Son Bach est grandiose, et tutoie les cieux. Le concert est construit comme un développement dramatique. Après quelques minutes d'intense concentration, le chef, d'un geste doux et prudent, obtient un début *a capella* complètement magique. La précision et la douceur de l'attaque de tout le chœur donne le frisson. La conscience que la beauté va nous envelopper nous permet de

nous abandonner. Le Motet de Jean Chrétien Bach « *Mit Weinen het sich'* an », semble à la fois archaïque et regarde vers Mendelssohn. C'est une musique envoûtante, sans âge. Le chœur est absolument magnifique. Chaque pupitre est d'une homogénéité renversante. Les nuances sont subtiles, les phrasés infinis et les couleurs d'une variété rare. Ce *Motet* parle des pleurs qui accompagnent l'homme tout au long de sa vie.

Puis La cantate de Bach BWV 25 « *Es ist nichts Gesundes an meinem Leid* » nous entraîne vers la douleur de la contrition. L'impureté de la chaire comme de l'âme de l'homme sont un sujet mis en musique de manière rétorique. Les phrases descendantes, les timbre graves, les trombones et la couleur abyssale du pupitre des basses, tout parle de douleur extrême. Le récitatif du ténor est très dramatique. L'art du ténor **Laurence Kilsby** est total : mots percutants, phrasés subtils, voix de lumière. C'est très, très beau. Puis dans son air, la basse de **Christian Immler** se désole avec un timbre d'une belle profondeur. Le soprano aérien de **Maïlys de Villoutreys** a une pureté adamantine qui fait merveille dans son air angélique qui porte l'espoir. Le chœur ouvre et ferme la *cantate* comme un portique gigantesque et terriblement impressionnant. Sans laisser le public applaudir dans un geste d'une implacable continuité Raphaël Pichon entraîne toute son équipe dans la si joyeuse *cantate* BWV 110, « *Unser Mund sei voll Lachens* », le rire propre de l'homme devient celui de la joie de la rédemption promise.

La fusion jubilatoire de l'orchestre, du chœur et des voix soliste est tout particulièrement réussie. Cette joie communicative gagne tous les musiciens et le public. La grande *ouverture* à la française avec trompettes et timbales est à la fois grandiose, spectaculaire et souple. C'est le génie de la direction de Raphaël Pichon d'associer ainsi les qualités inattendues que contient la musique de Bach à la fois savante et dansante, profonde et évidente, grande et simple. Le chœur,

avec des moments solistes enchâssés, n'est que jubilation. Les vocalises fusent, les nuances sont extrêmes et semblent faciles. Pygmalion est un chœur d'une ductilité totale et d'une souplesse de félins.

Chaque entrée permet de déguster des pupitres totalement unis. La beauté du fini vocal est digne de ce qu'a pu obtenir un John Elliot Gardiner avec son Monteverdi Choir, c'est tout dire… L'air du ténor avec le délicat trio de flûtes douces est un pur moment poésie que la voix solaire et tendre de Laurence Kilsby magnifie. Nous découvrons ensuite avec ravissement le timbre de bronze de l'alto **Lucille Richardot**. Sa voix homogène a un caractère androgyne qui donne beaucoup d'originalité et de grandeur à son chant. La solidité de l'intonation et la précision des mots impressionnent grandement, ainsi que la souplesse des phrasés. Dans son air à vocalises, redoutable, Christian Immler fait merveille. La rivalité avec les trompettes est un grand moment festif. La voix d'airain de la basse semble n'avoir aucune limite. C'est un moment grandiose. Enfin, après le dernier *choral,* le public peut applaudir et les commentaires vont bon train à l'entracte tant l'impression est favorable et forte.

La deuxième partie sera comme la première construite d'un seul geste dramatique. La cantate BWV 66 « *Erfreut euch, ihr Herzen* » n'est qu'une grande jubilation avec éclats de rires. Les violons jouent debout, et dans un *tempo* d'enfer, distillent leurs volutes et leurs tourbillons sans effort apparent. C'est virevoltant et enivrant comme la joie. La présence du pupitre des basses est jouissive et chacun offre sa vision de la joie, instrumentistes comme chanteurs du chœur ou solistes. Raphaël Pichon garde le *tempo* sans jamais rien lâcher, avec toutefois une souplesse remarquable, c'est terriblement efficace. Qui pourrait douter que le chant choral n'est pas un moment de bonheur absolu en assistant à ce moment de musique magnifique ?

La grande cantate « *Ein feste Bourg ist mein Gott* » atteindra

un sommet. La fugue immense magnifiquement lancé par un pupitre de ténors fulgurant est escaladée avec une facilité virtuose inouïe. Tout est magnifique : les mots ne peuvent décrire cette jubilation qui envahit toute la **Halle aux Grains** ! Cette puissance gracieuse est simplement incroyable. Les solistes se surpassent, et la splendeur des timbres, la solidité des vocalises, les phrasés subtiles et les couleurs irisées sont ceux de grands chanteurs… mais surtout d'immenses musiciens ! Tous les instrumentistes sont magnifiques. La viole de gambe dans les accompagnements est d'une souplesse aimable, les trompettes naturelles rivalisent de précision et de beauté. Sans aucune pause après cette presque demi-heure que dure la *cantate,* le chef entraîne tout son monde dans le *Sanctus* de la *Messe en Si*. Le portique grandiose ouvre le ciel et rien ne semble pouvoir limiter les artistes qui s'abandonnent au geste puissant de Raphaël Pichon, lui-même heureux comme un véritable démiurge. La magnificence de cette fusion orchestrale et chorale ne me semble pas avoir d'équivalent, maintenant que John Elliot Gardiner semble avoir renoncer à diriger. Le concert de ce soir nous fait penser que Raphaël Pichon prolonge le geste dramatique que le chef britannique a offert à la musique de Bach avec son Monteverdi choir en élargissant le propos vers encore d'avantage de contrastes entre jubilation et drame. Offrir tant de bonheur au public méritait bien les ovations sans fin faites aux artistes ce soir. Ce concert est un tout totalement admirable qui justifie pleinement de figurer au firmament des événements des **Grands Interprètes** !

CRITIQUE, concert. TOULOUSE (Les Grands Interprètes), Halle-aux-Grains, le 21 novembre 2023. Johann Christoph Bach (1642-1703): Motet, Mit Weinen hebt sich's an ; Cantates BWV 110, BWV 25, BWV 66/1, BWV 80 ; Sanctus BWV 232. Maylis de Villoutreys, soprano; Lucille Richardot, alto; Laurence

Kilsby, tenor; Christian Immler, basse; Ensemble Pygmalion, choeur et orchestre ; Raphäel Pichon, direction. Photos : Hubert Stoecklin.

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 8 dec 2022. MAHLER. Symphonie 9. Orch. Phil. de Radio France. M.W. Chung.



Les Grands Interprètes ont invité le chef coréen **Myung-Whun Chung** à la tête d'un orchestre qu'il connaît bien pour l'avoir dirigé longtemps (de 2000 à 2015), **le Philharmonique de Radio-France**. Ces retrouvailles dans la musique de Mahler semblent être un moment apprécié du chef comme de l'orchestre. L'osmose est totale. Dirigeant sans baguette entièrement absorbé par cette vaste symphonie testamentaire, le contact avec l'orchestre est profond. Le public a vécu un moment d'une rare intensité. Péché véniel que ces applaudissements après les mouvements. Le dernier long silence après les dernières notes de la symphonie imposé par le chef a signé le charisme intense du maestro en ses grands soirs.

Une 9ème de Mahler idéale

Le premier mouvement a débuté dans un grand mystère et s'est développé avec un art des phrasés surnaturel. La beauté des soli instrumentaux bien souvent dans de périlleuses nuances piano a semblé sortie de rêves. La moquerie, l'impertinence dans le deuxième mouvement ont vraiment marqué un contraste absolu avec l'élégance de l'andante. Typiquement mahlérien, ce choc a apporté une vie incroyable. **Le rondo** avec ses traits rapides est dirigé avec une grande précision et quelque chose de jubilatoire. Là aussi le contraste a été très réussi. Les instrumentistes se distinguent par une facilité incroyable. Les plans parfaitement organisés et d'une lisibilité totale ont permis de déguster un grand orchestre auquel rien n'est impossible.

Le finale débute avec une plainte des violons fortissimo dont la puissance a véritablement enveloppé l'auditeur provoquant une émotion très particulière à la fois d'une profonde tristesse et pleine d'espoir. La manière dont **Myung-Whun Chung** phrase tout ce mouvement tient du miracle, c'est à la fois large, puissant et bienveillant. Cette humanité transfigurée est d'une telle beauté que l'auditeur se sent transporté ailleurs, loin, très loin… passant d'une musique à la dimension cosmique au plus intime solo de violon, puis au silence. Le violon solo de Nathan Mierdl est angélique.
Myung-Whun Chung fait du silence final le point d'orgue de la symphonie et retient dans un souffle, musiciens et public pour un moment mystique. Les nuances infimes, les silences habités, les couleurs infinies, la puissance cosmique de tout l'orchestre, tout a été d'une incroyable perfection orchestrale et se rappellent à nous dans ce silence bienheureux. Mahler dans sa dimension si humaine est ici comme réincarné et devient très proche.

Myung-Whun Chung est un très, très grand chef et le Philharmonique de Radio France, un orchestre somptueux. Ce soir nous avons vécu un très grand concert et Mahler a été exaucé dans ses contrastes les plus inouïs. La satisfaction du chef a semblé totale et le public a exulté. De longs applaudissements ont salué cette interprétation exceptionnelle.

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 8 déc 2022. Gustave MAHLER (1860-1911) : Symphonie n°9. Orchestre Philharmonique de Radio-France. Myung-Whun Chung, direction.
Photo : © Jean-Francois Leclercq

VIDEO :

VOIR Myung Whun Chung jouer Mahler (2020, Elbphilharmonie) :

Lien vers Mahler 9 : https://youtu.be/7NKvBNliyN8
Gustav Mahler Sinfonie Nr. 9 – Concertgebouworkest, Myung-Whun Chung | Elbphilharmonie LIVE
Captation intégrale du 11 février 2020